

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 6 (1873)

Buchbesprechung: Philosophie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

PHILOSOPHIE**M. PERTY. — CONSIDÉRATIONS PHILOSOPHIQUES
SUR LA NATURE¹.**

Telle est la traduction la plus simple du titre d'un livre publié en 1869 par M. Perty, professeur de zoologie à l'université de Berne. Dès l'introduction, l'auteur déclare qu'il n'est pas de son temps; qu'il a voulu écrire un livre sans précédent dans la littérature scientifique de notre époque; et en effet, le titre seul semblera un anachronisme à bien des lecteurs.

Nous demandons aujourd'hui de la précision, et voulons qu'un auteur montre dès les premières pages la bannière sous laquelle il se range. Or, on marche assez longtemps à tâtons à travers l'œuvre de M. Perty. Veut-il instruire des ignorants? Prétend-il au contraire inspirer aux savants des réflexions sur la science qu'ils possèdent déjà et que l'auteur doit leur supposer acquise avant de les prendre à partie? — On n'en sait trop rien.

S'il a poursuivi le premier but, il a faussé la science en se contentant de nous donner un catalogue de faits, en ne nous faisant point passer par tous les degrés d'initiation sans lesquels les résultats ne sauraient être compris. On n'a pas le droit de philosopher sur la nature avant d'avoir travaillé de ce travail pénible que ne saurait en aucune façon remplacer la lecture du livre de M. Perty.

Si au contraire c'est à des savants qu'il s'adresse, à quoi bon tous ces faits, ces détails qui sont certainement connus? Cette critique fondamentale, et qui devait précéder toute analyse, sera faite dorénavant à tout livre du genre de celui de M. Perty. Notre époque est positive même dans les spéculations les plus abstraites, elle n'aime pas les considérations, et moins encore les considérations philosophiques. Est-ce un mal, est-ce un bien? Nous n'avons pas à nous occuper ici de cette question. M. Perty y a vu un mal, et son nouvel ouvrage est tout à la fois un exposé et une protestation.

L'exposé est triple: c'est un tableau de la nature, une nomenclature des opinions des différents savants et philosophes qui l'ont étudiée, et enfin un commentaire de la nature par l'auteur.

La protestation est dirigée contre les savants modernes en général.

¹ *Die Natur im Lichte philosophischer Anschauung*. Dargestellt von Maximilian Perty, 1869. — 1 vol. in-8° de VIII et 805 pages.

Ils manquent de fantaisie, d'imagination, d'idéal. Ici M. Perty a raison; mais les hommes naissent-ils aujourd'hui avec un moindre besoin d'idéal qu'autrefois? Non; seulement de nombreuses déceptions les ont rendus plus sages; avant de faire une synthèse, ils veulent deux choses: d'abord une masse énorme de faits, masse assez énorme pour qu'aucun fait important, capital, ne demeure ignoré; en second lieu, un génie suffisamment compréhensif, universel, pour oublier ces détails, après les avoir tous connus, et ne plus voir dans les faits que leurs rapports communs, ce qui est, à proprement parler, l'œuvre suprême de la science.

M. Perty adresse un autre reproche, plus mérité peut-être, aux générations scientifiques contemporaines. Le travail intellectuel est divisé à l'infini, les spécialités envahissent la science, qui pourtant est une et n'avance que quand les connaissances d'ensemble viennent féconder l'interprétation des détails. Chaque travailleur sentira la justesse de cette récrimination: il n'est que trop vrai que nous sommes submergés sous les observations, encombrés de résultats expérimentaux. Le fil d'Ariane fait défaut. Ce n'est pas à dire qu'on ne cueille sur son chemin quantité de documents intéressants, mais on perd peut-être à en rassembler toujours de nouveaux un temps que l'on pourrait avec plus d'avantage consacrer à méditer sur le trésor acquis. Cette critique est juste, très juste. Seulement M. Perty tombe lui-même dans le défaut qu'il signale, en accumulant des détails dont l'importance générale échappe à la simple lecture.

Je dois maintenant essayer de donner une idée du livre, déclarant d'avance qu'il est impossible d'analyser d'une façon satisfaisante une œuvre où l'auteur traite de « *omni re scibili et quibusdam aliis.* »

Le volume contient 805 pages et 2016 paragraphes. Cette division en paragraphes très courts, puisqu'il s'en trouve souvent plusieurs sur une page et que quelques-uns n'ont que quatre à cinq lignes, nuit à la lecture. L'attention étant sans cesse portée d'un objet à un autre, la vue d'ensemble échappe, et, au lieu d'un exposé de système, l'on n'a plus guère qu'une collection de faits, de pensées et d'affirmations sur des sujets trop divers pour que l'intérêt puisse se continuer longtemps égal à travers des domaines aussi distincts. Et pourtant, tel est l'éternel attrait des choses de la nature, que nous devons remercier M. Perty d'avoir secoué ce monde de manière à en faire jaillir la poussière quelquefois brillante de ses paragraphes. Les questions se pressent en foule au fur et à mesure que l'on avance. Ici l'on apprend du nouveau, là on retrouve d'anciennes connaissances, mais M. Perty s'attache à nous démontrer que nous ne les

avons pas encore étudiées sous toutes leurs faces. Celle qu'il met en relief est souvent originale, saisissante, frappante par un contraste, par un rapprochement.

Rien n'effraye l'auteur. Il aborde d'emblée les éternels problèmes, les inconnaissables de premier ordre. Sa courte introduction doit nous renseigner sur ses tendances philosophiques. Il ne reconnaît personne pour son maître. Point sceptique, il croit à une réalité saisissable, tout en avouant que la notion de l'Être est quelquefois obscure pour l'homme. Pour parvenir à connaître, il faut tout mettre en jeu ; aucune faculté n'est de trop, l'imagination même nous sert à comprendre la nature. Oui, certes, mais comprendre ainsi, est-ce bien comprendre ? Ou plutôt, les voix de la nature ne sont-elles pas des échos de notre propre voix humaine, et n'est-ce pas de nous-mêmes dont nous jouissons, au travers de cette réalité extérieure ?

M. Perty repousse cette façon quelque peu froide et critique de regarder la nature. On respire dans tout son livre une foi et une bonne foi profondément salutaire ; et si l'on ne peut partager les vues de l'auteur, on reconnaîtra du moins qu'il doit être bien doux de pouvoir envisager la nature comme lui. Le rude souffle de la science l'a touché sans arriver à dépouiller son âme de toutes les richesses poétiques qu'elle renfermait.

Pourtant, on a quelque peine à comprendre une foi si robuste et en même temps si compréhensive. Notre nature est, hélas ! ainsi faite que la ténacité de notre foi diminue en raison directe de la largeur, de l'ampleur de nos vues. En morale, celui qui explique tout est bien près d'excuser tout, et celui qui excuse tout est bien près de ne plus croire à rien. On doute de la solidité des convictions de celui qui expose avec une égale éloquence le pour et le contre des questions, et cependant, par une heureuse inconséquence, M. Perty échappe à ce reproche. Aucune philosophie n'est absolue, dit-il ; la plupart conclueraient : donc, l'absolu échappe à la connaissance ; mais lui ne tire pas cette conséquence, il croit quand même. Sa nomenclature philosophique en revêt un caractère singulier d'éclectisme. La base est platonicienne, mais aucun système n'a passé sans laisser quelque traces dans le langage de M. Perty. Les poètes aussi lui fournissent leur contingent. Il cite volontiers Dante, et souvent de la façon la plus heureuse.

Cette grande dépense de foi dont M. Perty étale le luxe, ne peut l'amener, — on le conçoit d'après ce que nous avons déjà dit, — à croire à une révélation positive. Il se tient entre deux extrêmes, le matérialisme et la foi autoritaire, aussi loin de l'un que de l'autre. Loin aussi du positivisme et de son puissant dernier-né, le monisme. L'unité de

substance de la matière et de l'esprit, qui forme la base de cette dernière doctrine, ne se retrouve que dans l'expression, jamais dans le fond d'un livre dont les conséquences sont éminemment spiritualistes. Tout existe pour l'esprit et par l'esprit ; plus encore : tout, en dernière analyse, aboutit à l'esprit. En suivant mille méandres, c'est bien là la conclusion philosophique de M. Perty ; et n'eût-il atteint qu'un seul but, celui de rendre cette conclusion aussi vraisemblable qu'une autre, de faire penser à sa possibilité, ce but seul suffirait à le dédommager des peines qu'il a prises.

Le labeur accumulé n'est pas mince en effet. Nous nous imaginons que M. Perty a dû pendant bien des années écrire pêle-mêle ses paragraphes, au gré de ses lectures, de ses propres observations, ou seulement en suivant le fil de sa vagabonde pensée, avant d'en venir à un essai de classification dont la lecture de la table des matières seule suffit à montrer l'immense étendue.

Si la méthode est rigoureuse, nous sommes mal venus à nous plaindre : un livre ne saurait être trop riche. Mais, conséquent avec sa doctrine générale, l'auteur ne devait négliger aucune forme de démonstration ou d'exposition ; aussi la rigueur de sa méthode en souffre-t-elle étrangement, et le vieil et perfide errement des analogies jouit-il d'une faveur toute spéciale. Ce n'est point voir la nature d'une manière philosophique, que de l'envisager à la façon des poètes ; l'image est un de leurs moyens les plus expressifs, mais ils ne la prennent au sérieux qu'en leur qualité d'artistes ; elle doit être scrupuleusement bannie du langage scientifique. Le chapitre intitulé : Analogies du monde élémentaire organique et spirituel, est une énumération des métaphores les plus habituelles du langage, avec adjonction de quelques nouveautés propres à l'auteur ; ainsi : à la chimie des corps répond dans la vie spirituelle la vie des sentiments et des passions (*Gemüthsleben*), etc. Les métaphores en général ne valent que l'effet qu'elles produisent, et le seul effet d'un livre de science doit être de persuader. Aussi n'est-ce pas sans une certaine mauvaise humeur qu'on cherche vainement quel a bien pu être le dessein de l'auteur en consacrant un si grand nombre de paragraphes à ses analogies favorites.

Le plan général du livre est simple. Deux parties : une intitulée générale, l'autre spéciale. Dans la première sont traités les plus immenses problèmes.

Le chapitre premier porte en titre : Matière, organisme, esprit. Les définitions y abondent. Rendent-elles plus clair ce que l'auteur a voulu définir ? C'est ce dont il est permis de douter. Les affirmations

non plus ne font pas défaut ; ainsi au paragraphe 43. Dans toutes choses à côté du corporel il y a aussi le spirituel, car dans toutes il y a la même force créatrice originelle. Qu'est-ce que cette force qui est dans les choses ? Il nous semble qu'en pressant un peu le sens, on pourrait en faire sortir des conséquences bien différentes de celles auxquelles arrive, ou, pour mieux dire, veut arriver l'auteur.

Puis, quatre pages seulement sont consacrées à la dépendance mutuelle des êtres et à leurs actions réciproques. Comme un magicien, ou plutôt comme un Prométhée, M. Perty anime la nature, lui insuffle la vie et l'âme d'une manière toute miraculeuse et qui heurte singulièrement nos habitudes de conclusion prudentes jusqu'à la timidité. Au paragraphe 58 : Dans l'action réciproque des êtres les uns sur les autres, chacun cherche à remplir l'autre de son propre être, à en faire son semblable. Théorie bizarre, mais bien moins bizarre encore que le premier exemple choisi pour la soutenir. Ainsi la lumière fait briller les corps, y produit la couleur, la chaleur, l'électricité, et éveille chez les êtres organiques l'arôme, une plus grande énergie vitale, etc. ; dans l'œil, une vigueur adéquate, et aussi des lumières subjectives et des couleurs. De telles paroles, dans la bouche d'un homme profondément versé dans toutes les théories physiques et physiologiques modernes, nous étonnent plus qu'elles ne nous persuadent. Un peu plus loin : « Les médicaments et les poisons éveillent dans les corps une nature analogue à la leur, etc. » Dans le chapitre de la vie générale : « C'est un non-sens de désigner sous le nom de la nature morte des substances qui s'unissent et se séparent, et produisent dans ce travail de l'électricité, de la lumière, de nouvelles couleurs et de nouvelles formes.... Elles vivent seulement d'une autre vie que les plantes, les bêtes, les hommes que l'on ne nomme exclusivement vivants que parce que la flamme de vie concentrée dans un petit espace est plus facile à percevoir pour notre œil borné. » On le voit, aucune hardiesse n'effraye M. Perty ; mais on le voit en même temps abandonner, pour s'adresser à l'homme tout entier et chercher à le saisir par tous ses moyens de connaissance, le terrain des faits, et parler le langage des poètes et des littérateurs.

Viennent ensuite des chapitres sur le mouvement et le développement, sur les desseins de la nature ou la finalité. « La portion de courbe que la terre et l'humanité ont parcourue jusqu'à présent est déjà suffisante pour permettre d'apercevoir un but final raisonnable ; » — sur l'esthétique de la nature — rien qu'une page ! Le principe fondamental de l'univers et le rapport de Dieu et du monde occupent l'auteur un peu plus de temps, mais nul ne saurait espérer voir ce sujet épuisé

en quinze pages. La nécessité, la fatalité mécanique comme principe fondamental, est abandonnée à la science de la nature, tandis que la philosophie de la nature s'élève plus haut. « Comment la nécessité mécanique aurait-elle conduit à la vérité, à l'amour, à la beauté, aux ordres de la conscience, aux aspirations vers des buts élevés? » Dans ce chapitre plus que dans tous les autres, M. Perty se montre platonicien par sa théorie des idées divines, des prototypes des choses qui agissent de l'intérieur vers l'extérieur, du fond vers l'apparence, si nous comprenons bien, comme des forces efficientes et motrices. Enfin, le dernier chapitre de la partie générale traite du rapport de la nature à l'idée morale. Là encore les métaphores, que l'auteur transforme en symboles à valeur réelle, conduisent à de singulières conséquences. « Puisque le mal moral est représenté par des symboles dans la nature, il ne peut être question d'une altération de la nature par suite du péché de l'homme, par exemple. » Ici se place une intéressante citation du livre mahométan *Ulemaï islam*. « Le mal qui ne devait pas exister, et qui existe cependant, est recouvert d'un voile, c'est-à-dire que nous ne pouvons le comprendre avec notre entendement. Comme c'est Dieu qui a fait la chose ainsi, il faut la lui abandonner, et faire ce qu'il a ordonné et ne pas faire ce qu'il a défendu. » M. Lasaulx, dans l'ouvrage auquel cette citation est empruntée, s'exprime ainsi: « C'est ce qui a été dit de mieux sur le mal. » Nous pensons que c'est là aussi l'opinion de M. Perty, qui réédite la citation musulmane.

A la suite de ces considérations générales s'ouvre la partie spéciale du livre, de beaucoup la plus volumineuse, puisqu'elle en comprend au moins les neuf dixièmes. Cette partie est de nouveau divisée en demi-parties de très inégale étendue. La première traite des substances et des forces; la seconde des formes naturelles individualisées. Cette dernière renferme sept chapitres.

I. Les individus cosmiques ou les corps célestes. — II. La terre. — III. Le règne minéral. — IV. Vues générales sur les êtres organiques terrestres. — V. Le règne des végétaux. — VI. Le règne des animaux. — VII. L'homme et l'humanité.

De nombreuses subdivisions, dont il suffira d'indiquer quelques exemples, nous permettent d'ouvrir le livre au point qui a pour nous le plus d'attrait. Mais c'est ici que l'auteur me semble avoir voulu trop embrasser pour bien étreindre. Dans chacun de ses chapitres il énumère tout ce qui concerne le sujet traité, donnant quelques renseignements, réflexions ou citations sur chaque objet dans *un* de ses paragraphes.

Une sous-division est consacrée à la chimie, et certes chacun de

nous lirait avec intérêt quelques considérations philosophiques sur cette science si admirable par les résultats acquis, si admirable aussi par les théories qu'elle a suscitées, et pourtant si désespérante par le caractère hypothétique de la plupart de ces théories ; si spéciale aussi, si séparée, si peu classée dans la science générale, où elle n'arrive à prendre rang que par quelques lois dont la portée théorique est pressentie, point démontrée ni mise en lumière. Certes, cela aurait dû suffire à l'ambition de l'auteur, et on ne lui sait aucun gré d'avoir donné quelques notions générales sur tous les corps simples les uns après les autres, et sur un certain nombre de composés. Une quinzaine de lignes sont consacrées au fer, par exemple : on y trouve le poids spécifique de ce métal, son point de fusion, les principales formes sous lesquelles il se rencontre dans la nature, ses principaux composés. Toutes ces choses ne peuvent rester dans notre mémoire, et quand on a besoin de les savoir, on ouvre un dictionnaire de la conversation si l'on est un homme du monde, et l'on a, à moins de peine, plus que ne peut nous donner M. Perty.

Il en est ainsi tout le long de cette partie du livre. Le chapitre sur le règne animal est un petit traité de zoologie, mais l'originalité de l'auteur y perce trop pour que ce travail puisse remplacer n'importe quel manuel. Est-ce une explication de la nutrition que M. Perty a voulu fournir quand il dit, par exemple : « Le sang est porté à donner, les organes destinés à se compléter à l'aide du sang, » etc. ?

Il est inutile de dire que la grande hypothèse des naturalistes contemporains, la théorie de l'origine des espèces ou darwinisme, tient une place honorable dans l'œuvre qui nous occupe. M. Perty l'aborde ; mais pour lui, contrairement à ce qui a lieu pour un grand nombre de savants, elle ne fait pas toute la science. Ce n'est certes point qu'il ne sache l'apprécier à sa haute valeur ; mais, par suite d'un électisme très justifié, il en tient compte sans en tenir uniquement compte.

La plupart des livres de science naturelle, même ceux de simple exposition, peuvent aujourd'hui se résumer en ces deux mots : pour Darwin, un bien petit nombre ; ou, ces deux autres mots : contre Darwin. Enfin ce ne sont plus que de très rares auteurs qui consentent à ne pas consacrer exclusivement leurs forces à la polémique à la mode. Il serait puéril de contester la valeur de l'hypothèse darwinienne, mais il semble tout aussi puéril de lui attribuer une valeur illimitée, d'en faire le *Sésame, ouvre-toi* de toute la création. C'est ce que M. Perty fait ressortir avec conviction, mais avec moins d'arguments solides qu'il n'aurait pu en employer à défendre une très

bonne cause. Comparaison n'est pas raison : il l'oublie certainement trop souvent.

Si pour beaucoup de naturalistes la théorie mécanique de la chaleur, ou système de la corrélation des forces, est à beaucoup plus juste titre considérée comme la plus éminente découverte scientifique des temps modernes, M. Perty le sait, et nous ne sommes en aucune façon scandalisé de lui voir appuyer toutes ses conclusions sur une notion due à cette théorie. On ne saurait nier que les degrés de l'échelle que l'on monte avec lui ne soient habilement mesurés pour vous conduire jusqu'à une foi très consolante, sinon très orthodoxe. Il débarrasse l'histoire de l'homme de tous les vains clairs-obscurs sous lesquels on voile l'idée de personnalité. Il n'aime pas les sous-entendus, fait justice des mots creux et sonores que les matérialistes emploient après les avoir vidés de leur sens ordinaire, et croit franchement à la liberté limitée de l'homme et à l'immortalité personnelle pour ceux qui la méritent. Enfin, suivant Thomson dans les conséquences cosmologiques qu'il tire de la théorie mécanique de la chaleur combinée avec les notions astronomiques sur le passé de notre système, il regarde comme probable l'extinction de toute vie et de toute organisation sur les globes obscurs, froids et immobiles de l'avenir. « Alors, dit M. Perty en terminant, ne subsistera plus que le monde des esprits ayant conscience d'eux-mêmes, jouissant à côté et autour de l'Esprit éternel d'une vie désormais complète de gloire, de bonheur et de perfection relative;... et de même que l'Esprit incréé a été le premier, de même la fin de sa révélation, le terme du développement universel sera le monde des esprits créés. »

Admirable conclusion, perspective de ceux qui espèrent!

Des mots, des mots, dira-t-on dans tout un camp qui aujourd'hui plus que jamais paraît être celui des forts. Qu'y a-t-il pourtant là qui choque le bon sens et les plus rigoureuses habitudes de notre esprit? Tout nous prouve que la vie et plus tard la pensée ont eu un commencement; tout nous porte à croire que les conditions indispensables à la vie ne seront pas remplies éternellement; et nous devrions nous résigner à croire que cette vie des esprits qui est éclosée disparaîtra sans laisser de traces? La vie, la pensée ne seraient plus qu'un épisode dans l'éternité? Pour nous, nous concluons différemment, et la conviction scientifique que la vie cessera telle qu'elle est, ne pourra que fortifier l'espoir invétéré au cœur humain de nouveaux cioux et d'une nouvelle terre.